



ELSA DORLIN SE DÉFENDRE, UNE PHILOSOPHIE DE LA VIOLENCE

Lucie GODERNIAUX

Chargée de projets à l'Université des Femmes

C'est à travers une généalogie des résistances, par les résistant·e·s, qu'Elsa Dorlin aborde la question de la violence. Mêlant analyses sociologiques, réflexions philosophiques et études de cas, elle compile de nombreuses sources discursives, privilégiant les perspectives des dominé·e·s, et retrace à partir d'elles une histoire particulière : celle de l'autodéfense et des différents dispositifs qui rendent la violence disponible à certains, nécessaire aux autres qu'elle nommera ici *technologies de pouvoir* (p.14).

Pour introduire son propos, Elsa Dorlin met en regard deux situations historiquement distinctes mais philosophiquement proches, celle du supplice infligé à un esclave dans l'empire colonial français du 19^e siècle et celle du lynchage d'un afro-américain au 20^e siècle. Confrontés l'un à l'autre, ces deux témoignages permettent à l'auteure de dégager deux dispositifs distincts en termes de violences et de *défense de soi* (p.17). L'un, le *dispositif défensif* (p.15) érigé par le dominant, distingue les sujets défendables de ceux qui ne le peuvent/sont pas, à savoir les dominé·e·s, pour qui l'autodéfense est alors une question de survie rendue impossible. L'autre, celui des *éthiques martiales de soi* (p.15), permet aux dominé·e·s de survivre malgré ce contexte. L'autodéfense, dans la perspective d'Elsa Dorlin appartient aux *éthiques martiales de soi* au sens où elle remet en question la frontière posée par le *dispositif défensif* qui distingue le défendable de l'asservi.

Dans le prologue, après avoir étudié la politique impériale française de gestion de la violence défensive, basée sur une économie de moyens, Elsa Dorlin annonce l'ambition de son ouvrage : revenir sur différentes séquences historiques où les dominé·e·s ont fait preuve de violence au sens de résistance,

d'autodéfense, et d'en faire la généalogie. Il s'agit pour l'auteure, à travers une perspective consubstantielle, d'interroger la mémoire des corps dominé·e·s en se fondant sur les deux versants de la violence défensive que sont la légitime défense, en tant que *dispositif défensif* du dominant, et l'autodéfense en tant qu'*éthique martiale de soi*, c'est-à-dire la violence comme besoin, condition de survie. Le corps sera présent tout au long de la réflexion, jouant un rôle actif et central dans le processus de politisation relatif aux formes d'autodéfense subversives dont il est ici question. Dans la première partie, Elsa Dorlin dresse une rapide histoire des différentes réglementations relatives au port d'armes et pointe l'accès différencié qu'elles instaurent en termes de *défense de soi*.

Partant des réglementations successives et contradictoires du Moyen Age, en passant par l'*esprit chevaleresque* (p.18) du 15^e, jusqu'à l'*euphémisation du combat* (p.18) caractéristique du 19^e siècle, l'auteure identifie différents types de stratégies d'autodéfense qui toutes s'orientent vers l'évitement du combat. Cet évitement se retrouve dans de multiples contextes coloniaux français (Antilles, Algérie) où Elsa Dorlin va détailler et analyser les dispositifs par lesquels l'État déploie cette tactique à des fins de domination. Elle décrit comment l'empire colonial s'applique à discipliner les corps et les esprits des esclaves, en les désarmant physiquement, en les brimant continuellement, et par une série d'interdictions visant à faire obstacle à toutes les opportunités de résistance offertes par le port d'arme ou par le simple rassemblement par exemple. Il s'agit de produire des sujets incapables de se défendre, de *briser le sujet capable* (p.9). Certes, la résistance continue d'exister mais, ne pouvant se matérialiser dans ces conditions, elle est fantasmée, elle est *hors de soi* (p.25). Élément récurrent de la phénoménologie de la violence que développe l'auteure, la violence n'est jamais absente, elle est omniprésente mais constamment retenue. Elsa Dorlin se réfère à Frantz Fanon et parle d'une *mise sous tension musculaire en permanence retenue* (p.25) puisqu'il s'agit toujours pour le dominant d'éviter le combat, de le différer.

Cette logique est illustrée par le second chapitre qui reprend l'histoire de l'autodéfense issue des danses martiales. Pratiquées par les esclaves et prohibées par les colons, ces

pratiques se développent et évoluent tout au long de l'empire colonial. À l'origine de ce que l'auteure qualifie de *culture de l'autodéfense syncrétique* (p.28), elles sont indissociables du contexte de leur construction. L'auteure note que leur forme actuelle est tributaire du cadre dans lequel elles sont nées et ont évolué, caractérisé par la subjectivation même des individus en tant que sujets « incapables », et par l'incorporation du caractère fantasmé d'une violence nécessairement retenue. Evidemment, l'interdiction de l'usage de la violence par les esclaves ne vaut pas lorsqu'il s'agit de les envoyer à la guerre ou, autrement dit, si les intérêts des dominants le justifient, l'exercice de la violence par les dominé·e·s peut être négocié. Pour développer ce point, Elsa Dorlin reprend le débat portant sur l'enrôlement des esclaves dans les armées impériales françaises au début du 20^e siècle. Elle en fait émerger les présupposés racistes, mettant en lumière la profonde imbrication des rapports de pouvoir, de genre, de race et de classe dans la manière dont l'État traite cette question.

Dans la troisième partie de l'ouvrage, Elsa Dorlin se penche sur l'autodéfense à travers l'histoire d'une notion déterminante, celle de la légitime défense, et observe son éternelle oscillation entre droit de l'individu et droit public.

Elle décide d'y interroger la place de la légitimité du sujet défensif et distingue deux perspectives différentes. La première perspective est anglo-saxonne. Ici, le droit de se défendre soi-même donne le droit de défendre la nation. C'est parce qu'on peut se préserver soi-même qu'on peut défendre la nation. La seconde perspective, dite française ou continentale, revient à peu près à l'inverse. C'est parce qu'on peut défendre la nation, parce qu'on est citoyen, qu'on peut se défendre soi-même. Afin d'évoquer les implications de ces deux perceptions contradictoires, l'auteure revient sur le moment clef que constitue la Révolution Française en termes de droits civiques. C'est à partir de cet instant historique que se forme cette idée de la *défense de soi* comme relative à celle de la nation, à la citoyenneté. Evoquant les revendications des féministes de l'époque, dont Théroigne de Méricourt, qui plaident pour la création d'une armée citoyenne féminine, également bénéficiaire d'une éducation martiale, Elsa Dorlin revient sur les raisons du refus qui

leur est opposé. Celles-ci témoignent des schèmes de pensée genrés et erronés qui conditionnent les représentations relatives à la violence des femmes. Percue comme une transgression de genre, une absurdité puis une menace, la revendication précitée sera toujours refusée car susceptible de remettre en cause les rapports sociaux de sexe basés sur la domination masculine en accordant aux femmes un privilège de citoyen, ce qu'elles ne sont pas. Adoptant une perspective de genre, Elsa Dorlin produit une analyse marxiste de cette séquence historique, reprenant des penseur·se·s important·e·s tel·le·s que Jean Jaurés et Rosa Luxembourg, pour démontrer comment ce nationalisme de la *défense de soi* déforce la lutte dans son internationalisation et sert le capital.

C'est à la naissance de l'autodéfense féministe qu'Elsa Dorlin relie ce passage de l'histoire, capital en termes d'appropriation de la violence défensive par les femmes, et de son utilisation à des fins égalitaires. Elle revient sur le cas des suffragettes dont elle étudie l'utilisation et la théorisation du ju-jitsu, et plus largement de l'autodéfense, comme technique de conscientisation politique. Il s'agit pour elles d'acquérir bien davantage qu'une technique martiale, c'est l'égalité qui est visée, intériorisée, incorporée. L'autodéfense féministe consiste à utiliser son corps comme arme politique, comme levier de conscientisation, comme outil permettant l'incorporation de la subversion. Faisant face à l'histoire et relayant la parole des dominé·e·s, Elsa Dorlin fournit une critique de la récupération des résistances développées suite à cette idéologie. Elle identifie par exemple la promotion et la création d'une autodéfense plus féminine et moins féministe, dès le lendemain de la seconde guerre mondiale, qui sera davantage guidée par les intérêts de l'État que par ceux des femmes.

Dans la quatrième partie de l'ouvrage, Elsa Dorlin choisit de réfléchir à la résistance du Ghetto de Varsovie. Elle y développe l'hypothèse de l'émergence d'une thanatologie relative à la fois au contexte morbide de cette résistance, et à son utilité communautaire. L'auteure y définit la violence des résistant·e·s comme une forme de *politisation de la vie* (p.52). Reprenant les lectures que font plusieurs penseur·se·s de ce moment historique, elle rappelle que, loin d'établir une hiérarchie entre celles et ceux qui résistent, et celles et ceux qui s'en abstiennent, l'enjeu de cette résistance est collectif : la survie de la communauté malgré la mort de ses membres. Suivant le fil de l'histoire, Elsa Dorlin évoque

ensuite les pogroms de la fin 19^e/début du 20^e siècle en Russie pour retracer l'histoire des mouvements d'autodéfense des communautés juives qui en sont issus. Identifiant deux grandes tendances dont elle détaille l'évolution, Elsa Dorlin insiste sur le fait que ces pratiques défensives contraignent ces communautés à vivre dans un état de tension permanent car la mort est omniprésente, la violence imprévisible et inéluctable. Le corps, observe l'auteure, devient lui-même instrument de la défense, arme létale, et ne nécessite plus d'intermédiaire. Détaillant la création et l'évolution du Krav Maga, elle parle d'une désportivisation et d'une forme d'appropriation de la pratique par une idéologie nationale, le sionisme. Sans aborder la problématique dans le détail, Elsa Dorlin formule néanmoins un propos très fort puisqu'elle affirme que cette idéologie nationale est redevable au terrorisme au sens où c'est grâce à l'insécurité qu'il provoque, au danger qu'il représente, que l'État peut gouverner comme il le fait, transférant aux citoyen·ne·s la responsabilité de leur propre sécurité. C'est le règne de la peur.

Dans la cinquième partie du livre, intitulée « L'État ou le non-monopole de la violence légitime », l'auteure revient sur une conception commune qui considère l'État comme seul détenteur de la violence légitime, pour la contredire et mettre en lumière les acteurs invisibilisés partageant ce privilège. Elle reprend les philosophes du contrat social dont les principes, à son sens, préfigurent l'autodéfense moderne. Problématisant Hobbes et Locke, elle note deux conceptions différentes de l'autodéfense. Une première, celle de Hobbes, où l'autodéfense est un « droit de nature » lié au droit de se préserver soi-même, et où le soi se construit à mesure des pratiques défensives. Une seconde, celle de Locke, où le droit de se protéger soi-même est un droit de propriété, lui-même à l'origine d'autres droits. Dans cette perspective, l'autodéfense n'est plus une question de nécessité vitale, de nature, mais plutôt une question de propriété et de droit.

L'auteure met en lumière les implications de ces deux énoncés, constitutifs de notre subjectivité moderne, et qui lient inexorablement l'autodéfense au motif de la propriété. L'autodéfense moderne est ainsi au confluent de deux formes de droits : le droit de conservation (Hobbes) et celui de juridiction (Locke). *Dans cette perspective, se conserver, c'est punir* (p.68). L'État peut dès lors faire preuve de violence légitime mais uniquement en tant qu'exécutant des droits des individus,

il n'en a pas le monopole. Plus encore, selon l'auteure, l'État délègue la violence légitime selon une logique de rationalisation fondée sur les rapports de domination qu'il protège (sexe, race, classe), créant la figure du *justicier légitime* (p.69). Revenant sur les débats juridiques concernant le droit à l'autodéfense armée, l'auteure dresse une généalogie de plusieurs illustrations du justicier légitime, en Angleterre d'abord avec les prosecution societies, puis aux États-Unis avec le vigilantisme. Ce mouvement idéologique est à la base d'une multitude de milices privées s'arrogeant le droit de violenter/tuer/torturer/violenter quiconque menacerait, en théorie, leurs biens ou intégrité physique, en pratique, quiconque appartenant à un groupe social, racial et/ou de genre dominé. Accordant une attention particulière à l'émergence de la figure du justicier blanc et au processus d'héroïsation dont il fait l'objet, Elsa Dorlin relie cette séquence historique à la constitution même de la nation américaine et au motif de « super-héros » qui lui est, aujourd'hui encore, si cher. A travers l'histoire du vigilantisme, l'auteure observe la disparition des frontières entre autodéfense et légitime défense. Elle affirme que dans cette idéologie, il n'est plus question de justice mais bien de guerre, et observe comment, malgré cela, ce courant sera progressivement institutionnalisé dans tous les États-Unis. Dans ce cadre, Elsa Dorlin revient sur l'apparent « *laissez-faire* » (p.95) de l'État qu'elle requalifie de stratégie rationnelle.

Dans la sixième partie du livre, intitulée à juste titre *justice blanche*, Elsa Dorlin parle des pratiques de lynchage de la fin du 19^e au début du 20^e siècle, aux États-Unis. Contemporaines des vigilant committees, elles sont en la conséquence et le corollaire logique. Elle cite Ida Welles, figure historique importante de la contestation, dont elle reprend l'appel aux armes, et revient sur l'organisation de la résistance afro-américaine et afro descendante comme réaction à ces pratiques. Elle évoque la figure mythique de *l'homme noir violeur* (p.77) pour en démontrer les présupposés racistes. Elsa Dorlin note qu'à force de combattre ce préjugé, les mouvements de lutte contre les lynchages finiront par s'emparer de la problématique des violences sexuelles.

La question de la « *défense de femmes* » (p.87) sera progressivement et régulièrement posée dans des termes racistes tout au long du 20^e siècle. Elsa Dorlin pointe l'émergence de l'idée selon laquelle « les femmes ont besoin d'être défendues » dans ce contexte et observe les présupposés racistes et sexistes sur lesquels elle se fonde. Se penchant sur la mutation de

l'énoncé au cours de l'histoire, elle le relie à deux éléments : la scission entre un féminisme raciste et un autre qui le refuse, et la naissance d'une nouvelle catégorie : celle des femmes reconnues comme seules capables de se défendre. Ce groupe social, qu'elle relie à la figure de *justicière* (p.89) des *vigilant committee* est, à son sens, représentatif des *technologies de pouvoir* de nos sociétés occidentales du 21^e siècle.

Au sujet de la question de la non-violence, à savoir la violence est-elle nécessaire à la fin de la ségrégation, Elsa Dorlin évoque des figures historiques et militantes comme Marcus Harvey, Robert Williams ou Martin Luther King. Elle reprend la critique de Williams qui affirme que la non-violence n'a de sens que dans un cadre qui garantit la survie de la communauté, son devenir. Dans un contexte ségrégationniste, la violence est selon lui, seule à même de remettre en cause les rapports de pouvoir contre lesquels il s'agit de lutter. Détaillant la théorisation de l'autodéfense par les Black Panthers et le BPPSS, Elsa Dorlin parle de la dérive viriliste et hétérosexiste du mouvement et explique comment le genre a servi de « porte d'entrée » à l'idéologie dominante blanche et bourgeoise, lui permettant d'imposer progressivement ses propres idéaux au sein même du mouvement, pourtant contestataire. Elle note une imbrication entre genre, race et classe particulièrement puissante et fatale à la subversion, *une lutte sémiotique des classes* (p.103) dont la prise en compte par l'autodéfense doit être, selon l'auteure, prioritaire.

Avançant en termes de temporalité et de notion, Elsa Dorlin s'intéresse dans cette septième section, à la notion de self-défense. Partant des émeutes de Stonewall à la fin des 60', l'auteure revient d'abord sur les pratiques défensives mises en place par les communautés gays pour aborder la question de *l'autodéfense communautaire* (p.106) et des politiques de l'État sécuritaire. Pour elle, ces politiques n'ont de sens que si elles disposent d'une insécurité à laquelle s'opposer. C'est ce que permettent, selon elle, les pratiques des communautés précitées car elles cristallisent l'insécurité, la concrétisent. L'auteure parle d'un *pacte de sécurité* (p.109) qui permet à l'État d'exercer la violence comme il l'entend pour protéger le sentiment de sécurité élevé au rang d'indicateur du niveau de qualité de vie.

Légitimant la violence de l'État et cantonnant l'autodéfense à une fonction protectionniste, le contrat de sécurité fonctionne sur base d'une *cartographie émotionnelle piégée*

(p.109) qui pose les sentiments de peur et de haine à l'origine d'une sensation constante de mise sous tension, elle-même intériorisée et incorporée. Provoquant le repli sur l'*entre-soi* (p.109), le contrat de sécurité est prétexte au *cloisonnement* (p.109), il établit des frontières strictes et étanches entre les communautés, qui facilitent et légitiment leur contrôle et la surveillance, entre elles et par l'État, le pouvoir. Cette pression continue vide et fatigue les militant·e·s, contraint·e·s d'être perpétuellement « vigilant·e·s », à l'affut, et fait entrave à la conscientisation, à la politisation de la résistance. Elsa Dorlin parle d'un *épuiement des corps*, d'une *désorientation de la conscientisation* (p.110), j'ajouterai une aliénation de la révolte.

Se déplaçant dans le registre des émotions, Elsa Dorlin pointe l'importance du sentiment de *rage auto protectrice* (p.110), sorte d'instinct résistant difficilement à l'épreuve des *technologies de pouvoir* qui pèsent sur les communautés militantes. Cette rage doit pouvoir être accueillie car elle est, selon l'auteure, la vérité de la résistance et l'entrée vers la politisation de l'expérience personnelle de violence. Elsa Dorlin formule une critique sévère mais argumentée de la notion de *care* telle que comprise dans nos sociétés et dans les mouvements qui en sont issus. À son sens, le « *care* » fonctionne comme *une injonction qui soulage, un pharmakon*. (p.111). C'est une notion qui doit être relativisée car elle tend à devenir une obligation et à contraindre plus qu'à permettre. Elsa Dorlin parle d'un *bio militantisme* (p.111) *une biopolitique appliquée à l'échelle des luttes* pour évoquer ces dispositifs pesant sur les corps militants et permettant le contrôle et la surveillance des ces communautés.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, c'est en décryptant plusieurs productions culturelles et institutionnelles contemporaines de lutte contre les violences sexistes, qu'Elsa Dorlin développe sa théorisation philosophique globale des pratiques défensives, sa phénoménologie de la violence. Elle présente d'abord une réflexion autour du jeu vidéo "hey baby" permettant au·à la joueur·se de massacrer des harceleurs en série se présentant successivement à lui-elle dans l'espace public. Ce jeu, malgré les présupposés erronés qu'il contient, à savoir les violences sexistes systématiquement réservées à l'espace public et le caractère nécessairement racisé des auteurs, illustre pour Elsa Dorlin *l'épuiement du politique* (p.125) face à la récurrence de telles pratiques. Elle pose la question de l'immuabilité d'un système de pouvoir, de domination,

systématiquement abordé par son symptôme (la violence sexiste), et jamais par sa cause (la hiérarchie sociale des sexes).

Elsa Dorlin poursuit sa critique dans une interprétation argumentée des raisons de l'échec des campagnes de l'État français contre les violences sexistes, dont elle démontre notamment la victimisation¹ des femmes, systématiquement représentées à travers des corps malmenés, et le caractère biaisé et performatif des fondements mêmes de ces campagnes. Pour Elsa Dorlin, qui s'appuie ici sur Roland Barthes², ces dernières ne font que reproduire le point de vue de l'agresseur et redoublent le sens commun. Outre leur inefficacité, elle estime que loin de desservir les rapports de domination qu'elles sont censées combattre, elles les glorifient, les érotisent, offrant ce qu'Elsa Dorlin qualifie de *tribut à l'agresseur* (p.120) ou encore de *voyeurisme sadique, érotique de la domination* (p.119).

Enfin, pour clore ce point, l'auteure aborde une dernière production culturelle, le roman *Dirty Week-end* d'Helen Zahav, qui lui fournit le support idéal à la théorisation de sa phénoménologie de la violence. Bella, héroïne féministe, tue son agresseur à coups de marteau après une infinité de violences sexistes. L'important dans cette histoire c'est qu'elle commence seulement lorsque Bella décide de se révolter. Elsa Dorlin parle à son sujet d'*anamorphose* (p.127), l'héroïne ne se transforme pas, c'est sa perspective qui change. En ce sens, elle illustre selon l'auteure l'autodéfense comme conscientisation de soi, sans intermédiaire, sans collectivité et par nécessité, par survie. Sur base de ce récit, Elsa Dorlin va déployer sa notion de *dirty care* ou *care négatif c-à-d : le sale soin que l'on se porte à soi-même, ou plutôt à sa puissance d'agir, en devenant, pour sauver sa peau, les expert·e·s des autres* (p.130). L'auteure développe une perspective assez innovante considérant que notre attitude vis-à-vis des autres, l'attention qu'on leur porte, découle d'une nécessité, d'un besoin relatif au fait qu'il faut connaître son agresseur pour pouvoir être prêt·e à réagir à sa violence. Pour elle, c'est pour se défendre de l'autre, du dominant, que nous tentons à tout prix de mieux le connaître, que nous lui portons tant d'attention.

Autrement dit, la toute-puissance du *care* serait en lien direct avec le climat constant de tension et l'immanence de la violence dans nos sociétés. L'auteure précise que si l'attention des dominées, portée aux dominants, créée de la connaissance, c'est un travail alié-

nant et qui ne fait qu'accroître la puissance des dominants alors érigés au centre du monde, au rang d'*objet-roi* (p.131). Les dominants, parce qu'ils créent de l'ignorance et s'éloignent de « l'autre » en termes de posture cognitive, disposent de plus de temps pour se connaître, se développer, se soigner. Pour reprendre les mots d'Elsa Dorlin : « ..(ils = les dominants) *reproduisent ainsi les conditions matérielles assurant la pérennité de leur domination.* » (p.132). En d'autres termes, le *dirty care* ou *care* négatif permet aux dominants de perpétuer les conditions nécessaires à la hiérarchie qui les favorise. Certes, les dominés sont l'objet d'une certaine attention, mais à titre de distraction, c'est un intérêt comparable à celui dont « bénéficie » la proie de la part du chasseur. L'expression *phénoménologie de la proie* (p.122) employée par l'auteure prend alors tout son sens.

Clôturent l'ouvrage par l'évocation d'une séquence historique contemporaine, celle du meurtre d'un jeune garçon noir par un membre de vigilant committe, acquitté ensuite, Elsa Dorlin insiste sur les notions de peur et d'insécurité, et sur le rôle qu'elles jouent dans le cadre de ce dispositif qui invisibilise les rapports de pouvoir et de domination sur lesquels il se fonde et qu'ils garantissent. Elle synthétise la pensée développée tout au long de l'ouvrage en théorisant la logique de la *technologie de pouvoir* qui prévaut selon elle dans nos sociétés occidentales modernes et s'oppose à l'autodéfense comme révolte. Après avoir dans les chapitres précédents, expliqué les différents contextes ayant contribué à leur élaboration, Elsa Dorlin s'applique donc à mettre en lumière les mécanismes d'assujettissement modernes des dominé·e·s, la manière dont ils-elles les incorporent, et prône d'envisager l'autodéfense comme un levier de résistance, un mode de politisation des corps.

Cet ouvrage s'ancre dans le champ des recherches d'Elsa Dorlin autour de la question des résistances, de la constitution de l'État moderne, et dans le cadre de son élaboration d'une phénoménologie de la violence. Philosophe, spécialisée dans les épistémologies de la domination, particulièrement active dans l'analyse des logiques discriminantes du racisme et du sexisme, l'auteure est actuellement professeure de philosophie politique et sociale à l'Université Paris 8. Ouvertement engagée et militante féministe, Elsa Dorlin est responsable d'une structure d'autodéfense féministe parisienne. L'intérêt militant de cet ouvrage est explicite, il s'agit de redonner voix au « sans voix », de visibiliser l'invisible.

C'est une approche relativement inédite de la violence où l'auteure part du point de vue des dominé·e·s pour envisager la violence sous son angle défensif, et les sociétés en tant que lieux de rapports de pouvoir, de domination. Cette perspective est rendue possible grâce à l'objet même de son analyse, le motif d'autodéfense politique ou de résistance, c'est-à-dire les dispositifs grâce auxquels les corps politisés tentent de transformer les rapports de pouvoir qui pèsent sur eux. C'est donc bien la réappropriation de la violence par les êtres dominés et leurs corps violents, dont il est question. Il s'agit de produire une histoire alternative des alternatives.

La méthodologie pour laquelle opte Elsa Dorlin n'est pas sans importance. L'analyse est extrêmement documentée. L'auteure rassemble un grand nombre de documents historiques et contemporains, confrontant la mémoire des dominants, celle des textes officiels, à celle des dominées, principalement des traités et sources littéraires ou autobiographiques. Elle pose une méthode tout aussi pertinente que militante. Il s'agit de redonner voix à celles et ceux que les rapports de domination de classe, sexe, et race contraignent au silence et à la soumission. En agissant directement sur la mémoire, en visibilisant les stratégies de résistance déployées par les groupes contestataires au cours de l'histoire des États modernes, ce texte offre l'avantage de sortir de la victimisation systématique des groupes sociaux dominés, tout en leur donnant des clefs de lecture susceptibles d'améliorer leur subversion.

Si elle est militante, l'auteure n'en est pas moins critique, et bien que s'abstenant de tout jugement moral, elle retrace une histoire parfois sévère pour les mouvements sociaux tels que certains courants féministes qu'elle n'hésite pas à placer en face de leur histoire, raciste, et des implications concrètes et « antisubversives » de leurs idéologies, là où d'autres penseuses ont nuancé le propos. Loin de déforcer la cause, Elsa Dorlin forme un raisonnement poussé, argumenté et documenté sur les dérives et récupérations des stratégies d'autodéfense des dominé·e·s, qui prend pour seul étalon, les rapports de pouvoir et de domination. Elle échappe à la critique morale et s'ancre dans une perspective féministe matérialiste et consubstantielle. En termes théoriques, Elsa Dorlin se réfère beaucoup à Foucault, dont elle semble avoir hérité le goût pour la généalogie et les archives, mais aussi à Judith Butler dont on sent particulièrement l'influence dans les contextualisations poussées qui précèdent ou accompagnent ses

raisonnements, et de manière générale, dans l'importance qu'elle accorde aux ancrages politiques, économiques, et socio-historiques des faits abordés.

En cohérence avec ses positions militantes, l'auteure accorde une place considérable aux *technologies de pouvoir* servant la hiérarchie sociale des sexes. Une partie importante de sa réflexion concerne la problématique des violences faites aux femmes (viols, tortures, violences conjugales, harcèlement, etc.) et les mouvements féministes. La critique, sévère, qu'elle formule sur l'investissement du champ de la lutte aux violences faites aux femmes par diverses idéologies est à mon sens un des apports majeurs de cette théorisation. Pour rappel, sa problématisation de la violence des (et par les) femmes, les pose comme membres d'un groupe dominé, dans un État sécuritaire où la violence est omniprésente et où leur propre violence défensive est une question de survie. Dans cette perspective, être femme suscite invariablement l'expérience de la violence vécue et l'autodéfense féministe, en tant que politisation du corps, représente la seule issue.

Loin de nier ses ancrages, théoriques et pratiques, l'auteure se réfère à sa situation, à son vécu, et explicite l'intérêt de partir de son propre positionnement de dominée, seul capable de rendre compte de l'expérience de la domination, pour aborder cette thématique. Assumant cette approche féministe, ce texte d'Elsa Dorlin comporte néanmoins, à mon sens, une dérive qui mérite notre attention. Si l'autodéfense féministe y est envisagée comme un outil permettant de remettre en cause les rapports de domination de genre, elle semble participer à leur occultation. D'une part, le fait d'apprendre aux femmes à se défendre invisibilise le fait qu'il faut également apprendre aux hommes à ne pas agresser/dominer. D'autre part, faire preuve de violence pour éviter la domination de l'autre ne constitue pas en soi une critique des rapports de domination, mais plutôt un entraînement à la survie dans ce même système hiérarchique. À cet argument qu'elle semble avoir anticipé, Elsa Dorlin répond en affirmant que, précisément, le corps lui-même se politise par l'autodéfense féministe, qui renverse dans sa chair la domination. Autrement dit, tout semble se résumer à un travail d'incorporation de la révolution, ici féministe. L'argument lance le débat mais, à mon sens, ne suffit pas à le clore.

Et c'est aussi l'intérêt de ce livre, il lance des débats, qu'il ne prétend pas clore mais qui,

usuellement, ne sont simplement pas lancés. La pensée complexe et novatrice d'Elsa Dorlin les aide indubitablement à avancer et possède le mérite d'ouvrir de nouvelles perspectives en termes d'approches des résistances de tous bords et de remise en cause des rapports sociaux de domination, de genre, de race et de classe. Le travail énorme et documenté qu'elle présente est convaincant et constitue un réel apport dans le champ de l'étude de la mémoire des dominé·e·s, des résistances et de la violence.

La notion de *Dirty care* illustre la finesse subversive de la pensée développée. L'auteure y formule une critique puissante et complexe de la manière dont les dominé·e·s participent à leur propre domination. En déployant cette notion, elle met en évidence la perpétuation des conditions matérielles de la domination par l'attention que le dominant se porte à lui-même. Cette attention est rendue possible par le travail de care constamment réalisé par le dominé, travail épuisant et incapacitant qui fait obstacle à la révolte, empêche les résistances, mais témoigne bien de la part active que prennent les individus au sein des rapports de domination. Elsa Dorlin, par la mise en évidence de ce mécanisme, s'inscrit elle-même dans la lutte contre ces rapports de pouvoir, permettant la conscientisation de celles et ceux qui y sont soumis, et y participent. De la même manière, la notion de *bio-militantisme* permettant de mettre en exergue les dispositifs pesant sur les (corps) militants et faisant obstacle à la révolte, est un outil de conscientisation précieusement contestataires.

Les réflexions de la philosophe en matière d'État sécuritaire sont à mon sens particulièrement convaincantes et rappellent irrémédiablement l'actualité de nos sociétés contemporaines. Sa théorisation portant sur les politiques sécuritaires instrumentalisant les sentiments de peur et d'insécurité pour établir des frontières qui ne servent, en fait, qu'à la surveillance et au contrôle des communautés contestataires, ou suspectées de l'être, n'est pas sans nous rappeler le « *Trump wall* » par exemple, qui n'est pourtant jamais évoqué au cours de l'ouvrage. On peut s'interroger sur le choix opéré par l'auteure qui n'aborde pas certaines séquences contemporaines semblant avoir marqué le siècle en termes de violences, comme les récents attentats en France. Mais c'est que la théorie se suffit à elle-même et les liens éventuels entre la phénoménologie développée et les réalités auxquelles elle s'applique se forment sans intermédiaire. Elsa Dorlin, qui a probablement souhaité éviter les

écueils du sensationnalisme, a surtout réussi le défi du changement de perspective et a ouvert à la voie à d'autres questionnements philosophiques, féministes et subversifs, qui ne font à mon sens qu'émerger.

- 1 Il ne s'agit pas ici de lutter contre l'idée que « toutes les femmes sont des victimes » mais plutôt de lutter contre un certain fatalisme. Dans le passage consacré au roman « *Dirty Week-end* » Elsa Dorlin précise sa position. Pour elle, être femme, c'est être confrontée à une myriade de violences quotidiennes, et en ce sens c'est bien être une victime. Il s'agit plutôt de rappeler que les femmes ne sont pas condamnées à être maintenues dans ce rôle, de mettre en évidence la résistance dont elles font preuve malgré tout, bref, de les sortir d'une certaine passivité.
- 2 À savoir les notions de *spectrum*, *operator* et *spectator* développées dans sa théorisation de la *Rhétorique de l'image*.



DORLIN Elsa
Se défendre.
Une philosophie de la violence
 Zones, 2017.